

Pierre JUDET

**SE TRANSFORMER OU DISPARAITRE: UN CHOIX LOCAL.
DEUX EVOLUTIONS CONTRAIRES AU MILIEU DU XIX^E
SIECLE: LA SIDERURGIE ET LES MINES DE BASSE
MAURIENNE ET L'HORLOGERIE DE LA VALLEE
DE L'ARVE**

La crise actuelle incite à revisiter les crises du passé. L'on sait que les effets des crises et les réponses qu'on leur apporte sont très variés suivant les lieux d'implantation des activités, les secteurs et les entreprises. La crise qui touche l'Europe occidentale au milieu du XIX^e siècle marque le passage d'une période d'industrialisation extensive à une période d'intensification de la production. A ce moment-là, l'horlogerie de la vallée de l'Arve (France, Haute-Savoie) est menacée de disparition tandis que la sidérurgie au bois et les mines de fer de basse Maurienne (France, Savoie, canton d'Aiguebelle) restent au contraire très actives jusqu'aux années 1860. Or ce sont des destins radicalement différents que connaissent ces deux systèmes industriels localisés d'importance comparable puisque la vallée de l'Arve est aujourd'hui le premier centre mondial du décolletage¹ tandis que la basse Maurienne voit son industrie métallurgique et minière périlcliter irrémédiablement dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Sans prétendre à l'exemplarité, l'étude de ces deux cas de sortie de crise -par le haut ou par le bas-, à la fois proches et différents, peut apporter un éclairage historique sur les questions actuelles de compétitivité, d'endettement (interne et externe), de qualité de la main-d'oeuvre et d'organisation des systèmes industriels locaux y compris dans ses aspects mémoriels et patrimoniaux.

¹Le décolletage est une spécialité industrielle qui fournit notamment l'automobile en pièces de métal tournées.

L'interminable fin de l'ensemble minier et sidérurgique de basse Maurienne

Très réputé pour ses qualités naturelles et exploité depuis des temps immémoriaux, le gisement de fer spathique² situé sur les pentes de la montagne des Hurtières approvisionne la sidérurgie au bois de la vallée et notamment le haut fourneau de la commune de Randens. Cette industrie donne du travail à un petit millier de mineurs, de charbonniers, de bûcherons, de muletiers, de porteurs et de métallurgistes locaux qui sont quasiment tous pluriactifs à l'exception de quelques spécialistes souvent d'origine bergamasque. Dans la première moitié du XIX^e siècle, la fonte produite sur place et une partie du minerai brut sont vendues dans une vaste nébuleuse métallurgique alpine qui s'étend de la région d'Annecy (Haute-Savoie) à celle de Rives (Isère). Les forges de cette nébuleuse métallurgique produisent des aciers qui sont utilisés par une active taillanderie locale et de nombreuses clouteries dispersées ; ces aciers sont également exportés dans la région de Saint-Etienne. La sidérurgie au bois de basse Maurienne repose sur un système de production techniquement et socialement dépassé qui bénéficie pour quelque temps encore de la qualité du fer de Saint-Georges-d'Hurtières. Par ailleurs, le gisement est partagé entre plusieurs exploitants qui sont en conflit permanent les uns avec les autres. Le plus important d'entre eux, la famille Grange, prétend être le seul concessionnaire en droit mais la question de la concession n'est pas tranchée avant 1875. Entre temps, l'Etat sarde a bien envisagé de regrouper toutes les exploitations sous l'égide de l'Etat (1824), puis en nommant un ingénieur qui aurait autorité sur tous les exploitants (1854). L'entourage du ministre Cavour a même envisagé la création d'une société liée aux mines de la Loire; mais la complexité de la situation juridique et la crainte de ruiner cette industrie l'en

²Le fer spathique des Hurtières contient du manganèse qui permet de produire au charbon de bois des aciers de haute qualité.

ont dissuadé. Accumulée et conservée en raison des multiples procès relatifs à la concession de l'exploitation, l'importante masse d'archives laissée par la famille Grange constitue une source de premier ordre pour comprendre le fonctionnement du complexe sidérurgique et minier de basse Maurienne³.

Ce système de production s'appuie sur les propriétés foncières de la famille Grange qui permettent d'amortir les variations de la demande et de limiter les dépenses en numéraire. Ces propriétés sont en outre l'expression de tout un système de valeurs qui valorisent la terre et l'agriculture et ces valeurs sont partagées par les Grange et les ouvriers-paysans qui travaillent pour eux. Hormis quelques aménagements ponctuels comme la réfection périodique d'un haut fourneau doté d'une machine soufflante hydraulique et l'installation de câbles dans la montagne pour descendre une partie des matériaux dans les années 1870, l'appareil de production n'est pas modernisé et les méthodes de travail n'évoluent guère. Le patrimoine familial déclaré à l'occasion du décès de François Grange en 1861 est d'une valeur d'environ 400 000 Francs (F). Il est constitué aux trois quarts d'avoirs immobiliers situés dans toute la basse Maurienne et un peu au-delà; ceux-ci consistent en une maison familiale, de vastes forêts, des prés, des champs et des vignes qui fournissent d'importantes quantités de produits agricoles variés, du vin au maïs, et surtout du bois à charbonner. Les équipements miniers et sidérurgiques ne représentent que 90 000 F.

Peu payée, une main d'œuvre pluriactive qui peut atteindre 300 personnes travaille de façon intermittente -mais pas forcément saisonnière- car elle ne dispose pas toujours d'assez de terres à cultiver pendant toute la durée de la belle saison. Originaire de Randens, de Saint-Georges d'Hurtières et des communes montagnardes et forestières voisines, cette main d'œuvre est très largement endettée vis-à-vis d'un employeur qui lui

³Ces archives sont regroupées dans le Fonds Grange déposé au Musée de la mine, Le grand Filon, à Saint-Georges-d'Hurtières (Savoie).

fournit bien souvent une nourriture qu'elle doit racheter sur son salaire. Appuyée sur ses biens fonciers, la famille Grange pratique en effet le crédit sur une vaste échelle⁴; à côté de ses débiteurs à court terme-en particulier les aciéristes qui lui achètent de la fonte-on dénombre dans les inventaires réalisés en fin d'année, une nuée de débiteurs-ils sont presque 400 en 1869. Endettés pour des sommes d'importances très variées dont certaines remontent à plusieurs décennies, ils travaillent souvent pour la famille Grange. Dans l'économie peu monétarisée de la Savoie rurale du milieu du XIX^e siècle, cette pratique du crédit est donc un lien social très contraignant en même temps qu'un facteur de production. Dans ce pays de montagnes, le système de transport qui doit approvisionner en temps utile le haut fourneau en charbon de bois et en minerai occupe une place essentielle. C'est pourquoi Grange s'appuie fréquemment sur des systèmes de sous-traitance régis par des «promesses» de vente qui concernent les «fournisseurs de bois», les «charbonniers à façon», les «voituriers», les «porteurs» et les «traîneurs». En général accompagnées d'une avance soumise à intérêt, ces promesses prennent la forme d'un texte juridique qui prévoit la date de livraison et la quantité de matériaux à livrer. A côté des paysans muletiers indépendants qu'il a du mal à mobiliser en fonction des besoins du haut fourneau, Grange passe des conventions à long terme, plus rigoureuses, dans lesquelles il s'engage à fournir régulièrement du travail à celui qui lui achète des mules en location-vente.

Très sophistiquées, ces structures sont bien des structures protoindustrielles (MENDELS, 1984). Leur pérennisation se comprend par la convergence entre les intérêts de la famille Grange-telle qu'elle les comprend-et ceux de ses employés qui sont en général de petits propriétaires

⁴Sur un total de 870 986 F, l'actif de l'inventaire du 8 février 1847, distingue les «meubles et immeubles» (367 592F) et des «débiteurs de toutes espèces» dont des «débiteurs litigieux» (410 482 F).

très attachés à leur micropropriété. Maître de forges et propriétaire foncier, François Grange est aussi maire de la commune de Randens, membre du Conseil provincial et député. Longtemps très efficace, ce système qui dure jusqu'aux années 1870, est bien un système local total.

Si la vieille métallurgie alpine connaît la crise dès l'année 1839, c'est qu'elle subit à la fois la concurrence des techniques anglaises qui permettent de produire en masse et moins cher⁵ et les contrecoups des crises bancaires dans la mesure où la finance commence à la pénétrer, ce qui est surtout le cas en Isère. Mais cette crise est paradoxale. Alors que les installations les plus anciennes disparaissent, une grande partie de la métallurgie au bois survit en raison de la lenteur de la modernisation des transports dans les Alpes, et parce que nombre d'aciéristes -surtout les Isérois-s'adaptent en se tournant vers de nouveaux produits comme les fournitures pour une construction ferroviaire en pleine expansion⁶ ou comme les blindages⁷. Pour peu qu'ils soient issus des meilleurs minerais, les fers au charbon de bois sont plus résistants et moins cassants que les fers produits au coke. Ainsi, en raison de la qualité de ses fontes, la famille Grange peut-elle mieux que d'autres répondre à certaines demandes spécifiques. De plus, comme nous en verrons les raisons à propos de la vallée de l'Arve, la sidérurgie de basse Maurienne bénéficie de la baisse des droits de douanes⁸. Or, les hauts fourneaux isérois ferment les uns après les autres. Les aciéristes isérois qui achètent la moitié des fontes de Grange en 1847, en achètent la quasi-totalité vers 1860 et l'on voit même le premier producteur d'aciers spéciaux en France, la société Jacob Holtzer d'Unieux (Loire), passer commandes à

⁵Il s'agit de la production de la fonte au coke, du puddlage et du laminage en gros.

⁶Il s'agit par exemple des bandages de roues.

⁷Les arsenaux réclament des blindages pour construire les nouveaux vaisseaux de guerre.

⁸De plus, les droits de douanes disparaissent en 1860 avec l'annexion de la Savoie à la France.

Grange dans ces années-là. La production de fonte des Grange peut donc se maintenir.

Si cette vieille sidérurgie au bois a perduré au-delà de la crise du milieu du siècle, l'abaissement général du prix des fontes et les transformations de la production du métal⁹ réduisent ses avantages tandis que le prix du combustible et le prix du transport grèvent ses prix de revient. Au début des années 1870, le prix du charbon de bois, qui est en constante augmentation, représente à lui seul près de 40% de celui de la fonte. C'est donc tout un système qui est condamné. En effet, quand elle obtient enfin la concession exclusive de la mine (1875), la famille Grange cède ses droits à Schneider du Creusot qui installe aussitôt dans la montagne un système de plans inclinés sur lesquels des wagonnets descendent un minerai expédié par le train; mais ce système ne dure que peu de temps car la possibilité d'utiliser les minerais phosphoreux lorrains, abondants et bon marché, entraîne la baisse puis la fin de l'exploitation du minerai de fer de basse Maurienne (1896). Or, alors qu'en général les campagnes d'Europe occidentale ont atteint leurs *maxima* démographiques au milieu du siècle avant de connaître une nette baisse de la population, ce n'est qu'à partir des années 1880 que la population de la basse Maurienne diminue de façon significative. Voilà qui signe la dépendance de la formation sociale envers une activité figée dans son passé.

Déclin et renouveau de l'horlogerie de la vallée de l'Arve

L'histoire industrielle de la vallée de l'Arve débute au milieu du XVIII^e siècle avec l'introduction de la fabrication de mécanismes et de pièces d'horlogerie pour Genève. Cette industrie prend place dans une pluriactivité changeante à base de travaux agro-sylvo-pastoraux auxquelles s'ajoutent des occupations complémentaires saisies en fonction des

⁹Le convertisseur Bessemer est mis au point dès 1855 mais il n'est efficace que dans les années 1860 et 1870.

opportunités par une population de petits propriétaires en quête de revenus complémentaires. L'histoire de l'horlogerie savoyarde est pleine de discontinuités. A plusieurs reprises, l'activité a été menacée de disparition mais la crise qui la frappe au milieu du XIX^e siècle est sans doute la plus grave qu'elle ait connue. A la veille de la Révolution française, on compte plus de 1 000 horlogers ou paysans-horlogers. Ils sont plus de 300 à Cluses, où l'activité industrielle tend à dominer et c'est dans la petite ville qu'«établisseurs», «finisseurs» et «messagers» centralisent la production. Si ces intermédiaires sont bien souvent endettés auprès des donneurs d'ordres ou des prêteurs de Genève avec lesquels ils sont en rapport, cette dépendance ne les empêche pas de consentir eux-mêmes des avances à leurs sous-traitants. La Restauration sarde (1814/1815) sépare la vallée de l'Arve de Genève et de la Suisse par un protectionnisme néfaste et, immédiatement, les horlogers de Cluses pétitionnent pour réclamer la suppression de ces droits de douanes. En vain. Dés lors, l'horlogerie s'affaiblit. A Cluses, le nombre d'horlogers s'effondre tandis qu'en montagne la pluriactivité amortit les difficultés. Coupée de Genève, l'horlogerie de la vallée de l'Arve est de plus en plus dépassée techniquement et l'émigration que l'on avait crue disparue depuis l'introduction de l'horlogerie reprend. C'est particulièrement vrai au moment des mauvaises récoltes de 1846-47 et de la crise économique européenne. A ce moment-là, la vallée de l'Arve est gravement touchée par le «paupérisme».

Malgré ces difficultés, l'industrie savoyarde dispose de quelques atouts. Il s'agit d'abord de son ancrage social et terrien. L'industrie horlogère du Faucigny est encore une industrie sans capitaux-ou presque-et son fonctionnement repose sur la pluriactivité et l'interconnaissance; la place dérisoire des machines et des outils d'horlogerie et l'importance de la terre et des créances dans les actes de succession le montrent. Par ailleurs, des productions comme la visserie se sont développées à côté de la fabrication

des pièces d'horlogerie, et certains horlogers s'efforcent même de fabriquer leur propre équipement. En 1830, Corbet qui habite la commune montagnarde du Mont-Saxonnex met au point la première fraise pour faire les pignons. Une innovation comme celle-là permet la taille (décolletage) des pièces d'horlogerie et prépare la mécanisation de la fabrication des pignons et des roues d'horlogerie qui deviendra la spécialité de la Vallée dans la seconde moitié du siècle. La vallée de l'Arve, enfin, bénéficie encore quelque peu de l'ouverture de l'économie savoyarde réalisée au moment de la Révolution et de l'Empire qui a permis l'annexion de Genève à la France. C'est en effet à ce moment-là que Louis Alexis Jumel avait installé sur l'emplacement d'un vieux moulin sur l'Arve, à l'entrée de Cluses, une filature et un atelier de tissage dont il avait construit lui-même les «mécaniques». En 1825, l'emplacement est repris par des «machinistes» suisses, Rossel et Armand. Protégés par l'Etat sarde qui leur accorde en privilège la libre introduction des laïtons et des aciers dont ils ont besoin, les deux associés se mettent à produire des mécanismes pour boîtes à musique et pour l'horlogerie. Certaines de leurs machines sont mises en mouvement par la force hydraulique de l'Arve. En 1830, l'établissement emploie 84 ouvriers parmi lesquels on compte un bon nombre d'ouvriers spécialisés et l'entreprise ne possède pas moins de 1946 «machines». D'abord associé à Rossel en 1838, un autre mécanicien suisse, Henri Jaccottet, reprend l'affaire pour y tailler des verres de montre. Toutes ces initiatives portent en elles de nouvelles orientations : production de pièces diverses selon les besoins du marché, fabrication d'outils et de machines, et utilisation de la force hydraulique. Pourtant, le nombre des horlogers ne cesse de reculer et, en 1844, Cluses ne compte bientôt qu'un peu plus de 60 travailleurs dans l'industrie. En majorité, les horlogers sont des paysans qui travaillent chez eux suivant des techniques dépassées et pour des marchés déclinants¹⁰.

¹⁰Il s'agit de pièces et de mécanismes pour de grosses montres peu précises et

La renaissance de l'industrie horlogère de la vallée de l'Arve se joue dans une réorganisation des rapports entre le local et le global dans un contexte particulier. Durant la nuit du 13 au 14 juin 1844, un violent incendie détruit presque totalement Cluses. C'est en utilisant l'émotion suscitée par la catastrophe que la municipalité de la ville réussit à obtenir la création d'une école d'horlogerie qu'elle demandait depuis longtemps¹¹. L'affaire n'était pas gagnée d'avance! Le décret du 31 mars 1848 qui stipule la création d'une «école théorique-pratique d'horlogerie» financée à la fois par l'Etat et par la municipalité de Cluses est le résultat d'un jeu qui s'est joué à la fois à l'échelle municipale, à l'échelle de la vallée, à l'échelle nationale et à l'échelle internationale. Ce n'est qu'après bien des efforts que Firmin Guy, syndic (maire) de la ville, l'a emporté au sein de sa municipalité. Du coup, Cluses impose peu à peu son hégémonie technique à la Vallée. De son côté, la monarchie sarde, de plus en plus préoccupée par la réalisation de l'unité italienne, a dû donner des preuves de son intérêt pour la Savoie alors que la Suisse, tout juste sortie de la guerre civile¹², n'a pu s'opposer à cette initiative qui fait de Cluses un partenaire avec lequel l'on doit compter. Pour arriver à ses fins, la municipalité a utilisé la rhétorique de la lutte contre le paupérisme¹³. Elle a également affirmé le «goût inné des Clusiens pour la mécanique», ce qui est une façon d'affirmer, avant la lettre, l'existence d'une «atmosphère industrielle» en naturalisant l'expérience locale déjà longue du travail industriel. Mais les missions de cette école qui bénéficie de l'appellation d'école «royale» sont ambiguës et elles le resteront, hésitant entre la formation de sous-traitants ou celle d'horlogers capable de fabriquer la montre complète. Or, après des décennies de protectionnisme, les années

chères.

¹¹ Elle suit en cela l'exemple de Genève qui s'était dotée de ce type d'établissement en 1824.

¹² Il s'agit de guerre du Sonderbund de 1847.

¹³ Le «paupérisme» est considéré à l'époque comme le grand problème social.

1850 voient le triomphe des idées libérales en Europe, ce qui se traduit localement par l'abaissement durable¹⁴ des barrières douanières avec Genève et la Suisse. Dans ce contexte, la demande des donneurs d'ordre helvétiques est en pleine évolution. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle et dans les sociétés occidentales, la montre devient peu à peu un objet indispensable. Certains fabricants suisses ont anticipé la transformation et Roskopf a même lancé l'idée d'une «montre du prolétaire». Pour la vallée de l'Arve, il s'agit donc de produire mieux et moins cher. Pour cela, il faut travailler autrement et la transformation prend du temps.

A la suite de la création de l'Ecole et grâce à l'appui de la municipalité, Cluses devient le centre d'un véritable *turn over* entrepreneurial. Ainsi, entre 1858 et 1860, le Genevois Ulysse Piaget échoue-t-il dans sa tentative pour implanter durablement un établissement de taillage de pierres pour l'horlogerie, le travail devant être effectué par des jeunes filles. Mais ses méthodes de travail restent très manuelles et les familles de Cluses ne sont pas très enthousiastes à l'idée de confier leurs filles à l'industriel : rechercher les bas salaires ne suffit donc pas. De son côté, profitant de la création de l'Ecole, le belge Tillières s'efforce de produire la montre complète. Toutefois ses efforts sont vains : ne concurrence pas Genève qui veut ! Le renouveau vient d'un mouvement collectif de respecialisation de longue durée appuyée sur l'Ecole. La Vallée s'oriente vers la production à la machine (hydraulique) d'un petit nombre de pièces correspondant aux nouveaux types de montres. Ainsi, pignons et roues tendent-ils à remplacer les mouvements montés. C'est donc autour des cours d'eaux, dans la vallée et autour de Cluses, que se relocalisent les entreprises horlogères. La production se recentre alors autour d'ateliers

¹⁴L'annexion de la Savoie à la France se traduit par la création d'une grande zone douanière qui réunit le Nord du département de la Haute-Savoie donc la vallée de l'Arve, à la Suisse.

dynamiques et l'usine de l'Arve est l'une des premières à se lancer dans ces fabrications. Du coup, les nouveaux établissements supplantent peu à peu les «établisseurs» et autres «messagers» auprès de leurs clients suisses, et c'est autour d'eux que se réorganisent les vieilles structures protoindustrielles sous la forme d'une véritable sous-traitance en cascades.

Ces transformations donnent lieu à d'importantes mobilités sociales et géographiques. A côté d'anciens élèves de l'Ecole venus d'ailleurs et établis à Cluses, les plus nombreux parmi ces entrepreneurs appartiennent au monde des artisans parmi lesquels on dénombre beaucoup d'horlogers-paysans issus des communes de montagne qui transfèrent leur atelier à Cluses tout en conservant une abondante main d'œuvre de sous-traitants en montagne. Cette capacité d'initiative concerne aussi la partie stable de la main-d'œuvre employée dans les ateliers qui peut être tentée de se mettre à son compte. Même si tous ces horlogers tendent à se professionnaliser, la plupart d'entre eux n'en conservent pas moins d'intenses liens avec la terre dont la possession sert souvent de gage à un endettement toujours très fort à la fois vis-à-vis de Genève et à l'intérieur même de la formation sociale locale. Parallèlement à ces transformations sociales, de nouveaux lieux de sociabilités et de régulation-souvent informelle-apparaissent. Les principaux chefs d'entreprises se retrouvent au sein du Conseil d'administration de l'Ecole dont ils sont bien souvent les anciens élèves et le Cercle des horlogers rassemble autour des fabricants d'horlogerie tout ce qui compte à Cluses. Enfin, les municipalités, le Conseil d'arrondissement et le canton de Cluses sont bientôt conquis par les horlogers regroupés autour de l'idée républicaine et du Progrès. La profondeur de la transformation se lit dans la transformation des identités sociales: l'appellation professionnelle d'«horloger» s'impose à tous ceux qui s'adonnent peu ou prou à l'activité. Même les nouveaux venus s'en prévalent. C'est autour de l'horlogerie que

permet des mobilités sociales ascendantes que s'est imposée une nouvelle configuration territoriale.

Conclusion

La comparaison entre ces deux systèmes industriels locaux permet de mettre en lumière quelques faits susceptibles d'éclairer les préoccupations actuelles. Le premier tient au caractère trompeur de la chronologie de sortie de crise. Alors que l'horlogerie de la vallée de l'Arve met du temps à se réorganiser, la basse Maurienne profite d'abord de la crise avant de voir tardivement disparaître son activité métallurgique et minière. Le deuxième concerne le type de formation sociale locale en cause dans la trajectoire des deux systèmes industriels. Même s'ils se ressemblent par la faiblesse des investissements, le rôle attribué à la terre et la pratique de la pluriactivité, celui de la basse Maurienne est dominé par un grand notable qui occupe tout l'horizon, tandis que celui de la vallée de l'Arve est marqué par la soustraitance, un fort endettement interne et externe, et par un certain esprit d'égalité associé à un esprit d'indépendance qui n'exclut ni la coopération ni la concurrence. La troisième constatation tient à la qualité de la main d'œuvre. Sur la longue durée, les basses rémunérations des ouvriers de basse Maurienne ne constituent en rien un atout. Au contraire, l'élévation du niveau technique à Cluses joue un rôle central dans l'essor industriel de la Vallée. L'intervention-ou l'absence d'intervention-des autorités et collectivités centrales et locales peut donc faire basculer les évolutions. Si l'incapacité de l'Etat sarde à fixer des règles quant à la concession des mines de basse Maurienne n'est pas pour rien dans la désindustrialisation de la vallée¹⁵, c'est l'intervention étatique et municipale, dans un contexte de catastrophe-l'incendie de Cluses de 1844, qui permet de féconder la société

¹⁵Même la révolution de l'hydroélectricité qui débute à la fin du XIX^e siècle ne permettra pas de rompre l'enfermement de la vallée dans une sorte d'économie de gisement.

clusienne par la création d'une école dont le Conseil d'administration est un véritable lieu de contact et de discussion entre les représentants de l'Etat, de la municipalité et des principaux industriels. Ainsi les choix locaux ont-ils joué un rôle non négligeable. Ainsi la vallée de l'Arve peut-elle se constituer en un territoire-acteur autour d'une activité qui redonne sens à sa propre histoire¹⁶.

BIBLIOGRAPHIE

1. BARBIER V., 1875, La Savoie industrielle, Chambéry, 1875, vol. 2, p.752
2. CHAMBON J., 1947, Le Canton d'Aiguebelle (Savoie), Thèse de Droit, Grenoble, p.203
3. LOVIE J., 1963, La Savoie dans la vie française de 1860 à 1875, Paris, PUF, p.632
4. LEON P., 1954, La naissance de la grande industrie en Dauphiné, 2 tomes, PUF, p.965
5. JUDET P., 2004, Horlogeries et horlogers du Faucigny (1849-1934). Les métamorphoses d'une identité sociale et politique, PUG, La pierre et l'écrit, p.487
6. MENDELS F., 1984, Des industries rurales à la protoindustrialisation. Historique d'un changement de perspective, Annales E.S.C., n°5, septembre-octobre 1984, p. 977-1008

RESUME

La crise actuelle incite à revisiter les crises du passé. Celle qui touche l'Europe occidentale au milieu du XIX^e siècle, globale elle aussi, marque le passage d'une période d'industrialisation et de croissance extensive à une période d'intensification de la production. Comme aujourd'hui, diagnostics et réponses à la crise sont très variés selon que l'on s'intéresse à tel ou tel secteur, à telle ou telle entreprise, ou à tel ou tel groupe social. Il peut être intéressant d'observer le comportement de deux systèmes industriels localisés d'importance comparable, également marqués par la pluriactivité de la main d'œuvre, et situés dans le même ensemble politique¹⁷, mais dont les destins sont radicalement différents. Il s'agit de la vallée de l'Arve (Haute-Savoie) qui est aujourd'hui le premier centre mondial du décolletage¹⁸, et de la basse Maurienne (Savoie) qui a perdu son industrie dans la seconde moitié du XIX^e

¹⁶Aujourd'hui, l'œuvre du peintre Claude Hugard qui représente l'incendie de Cluses trône dans le hall de la salle des mariages de la mairie de Cluses.

¹⁷Il s'agit du royaume de Piémont-Sardaigne puis de la France après l'annexion de la Savoie en 1860.

¹⁸Le décolletage est une spécialité industrielle qui fournit notamment l'automobile en pièces de métal tournées.

siècle¹⁹. Introduite au milieu du XVIII^e siècle, l'horlogerie de la vallée de l'Arve est menacée de disparition un siècle plus tard, en raison de son retard technique et des barrières douanières qui la coupent de Genève dont elle est la sous-traitante. La sidérurgie au bois et les mines de fer de basse Maurienne, qui travaillent également selon des méthodes anciennes, restent au contraire très actives jusqu'aux années 1860. Comme aujourd'hui, la crise pose la question de la compétitivité des territoires en même temps que celle de l'organisation de la production, mais ces questions ne peuvent être posées que dans une durée de temps moyenne. Apparemment mal partie, la vallée de l'Arve réussit une spécialisation efficace qui s'accompagne de changements techniques, d'une réorganisation des entreprises, et d'une relocalisation matérielle et symbolique de l'activité et de la vallée elle-même autour de la nouvelle Ecole d'horlogerie dans un contexte de libéralisme douanier. En Basse Maurienne, la résistance des fontes au bois, générale en Europe continentale, prolonge un système dans lequel les maîtres de forges, qui ressemblent autant à des féodaux qu'à des entrepreneurs, ne modernisent pas leur patrimoine industriel tandis que la main d'œuvre est d'abord intéressée par la terre. Pour reprendre les termes de l'appel à contribution, l'objet de cette communication est donc de sonder, à travers cette comparaison, l'importance du « local » (constitué ou non en « territoire »), de sa « gouvernance » (ou de son absence de « gouvernance ») et de ses capacités de « capitalisation ».

SUMMARY

The present crisis incites to think about the past. The crisis that the Western Europe had to overcome in the mid-19th century was also global, it marked the transition from industrialization and extensive growth to the intensification of production. The evaluation of each crisis is always varied and depends on what is being evaluated (sector, enterprise, social group). It would be of great interest to look closely at two comparable industrial systems that have however different fate : the valley of Arve (Haute-Savoie) that is at present the first global centre of turnery and the low Maurienne (Savoie) that lost its industrial potential in 19th century. The crisis raises important questions about competitiveness and organization of production, the answer to these questions will be time consuming. The valley of Arve succeeded in: reorganizing the enterprises, introducing technical improvements, to sum up – in specialization. In low Maurienne, on the contrary, there was a considerable reluctance to modernize the industry. The aim of our study was to analyze the importance of «local» («territorial») and the way it is administered as well as its capacity to «capitalization».

¹⁹Réindustrialisée au début du XX^e siècle de façon exogène au moment du développement de l'électro-industrie alpine, la Maurienne subit depuis de nombreuses années une nouvelle désindustrialisation.